

CLUB ALPIN FRANÇAIS

SECTION DE LA DROME

Bulletin N° 1



VALENCE
AU SIÈGE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
3, Place Championnet, 3.

1891

LES GORGES DE L'ARDÈCHE

Excursion des 20 et 21 mai 1888.

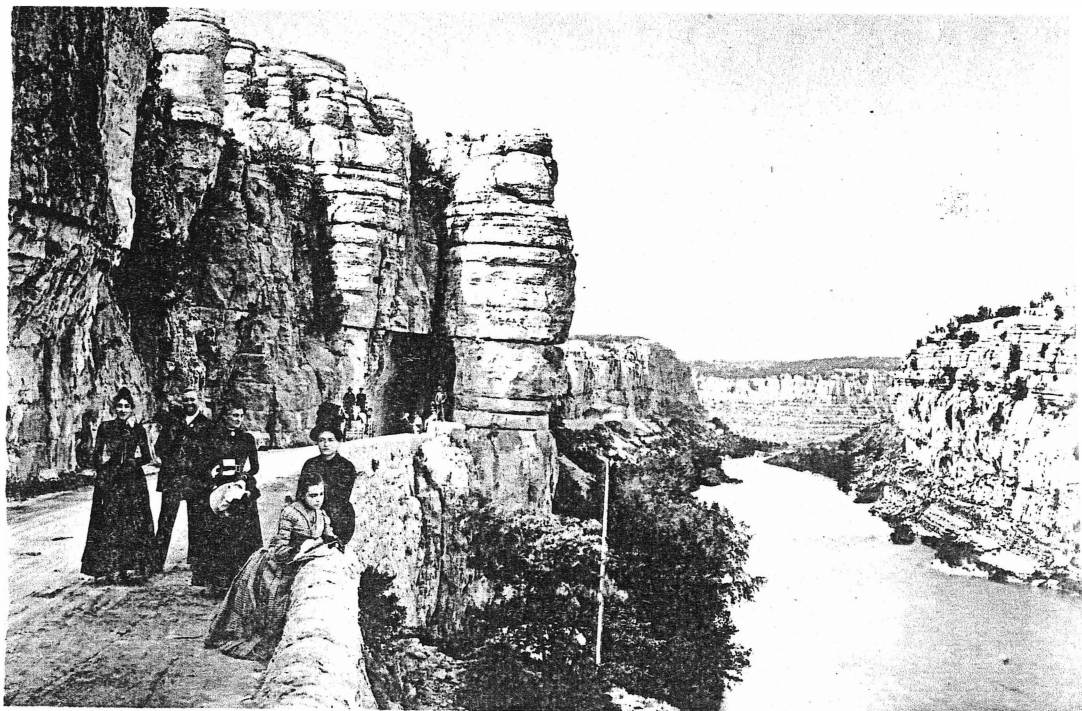
C'est le dimanche matin 20 mai 1888, qu'au nombre de trente-six, les membres de la nouvelle Section de la Drôme entreprirent leur première excursion, dont l'objectif était la visite des fameuses gorges de l'Ardèche.

A Ruoms, où nous laisse le train, après un excellent déjeuner servi en plein air, nous traversons un beau pont suspendu jeté sur l'Ardèche, et allons visiter cette partie de la route de Largentière qui porte le nom caractéristique de *Défilé de Ruoms*.

La route qui longe la rivière est très remarquable avec ses tunnels percés d'ouvertures, d'où se découvrent de charmantes échappées, avec ses galeries et ses encofrlements taillés pittoresquement dans un rocher affectant lui-même des formes bizarres, malgré la régularité de ses assises aux bords arrondis. Ainsi que le dit *Joanne*, cette partie de route est une des curiosités de la France.

Il fait très chaud dans ces gorges étroites et le chemin, chauffé à blanc, est plein de poussière. Aussi est-ce avec un double plaisir que nous nous arrêtons tour à tour dans chacune des deux grandes brasseries qui sont une des gloires industrielles de Ruoms. Absorption presque obligatoire de bocks innombrables, gracieusement offerts, et remplis d'un liquide ambré si brillant, qu'il est presque aussi agréable aux yeux qu'au palais.

Les multiples appareils, d'aspects singuliers qui pro-



1900. — Photographes H. LÉVY & C. G. N. in Roubaix.

Gliché P. Peyrouze.

DÉFILÉ DE RUOMS

duisent les quintaux de glace nécessaires à la fabrication de cette rafraîchissante boisson, ne nous *frappent* que d'étonnement et ne refroidissent en rien notre reconnaissance pour les hospitaliers propriétaires de ces deux magnifiques établissements.

Il nous reste un temps bien court pour visiter le vieux *Ruoms*, dont l'église romane possède un clocher remarquable. Nous faisons rapidement le tour des vieux remparts, passons sous d'antiques portes fortifiées, assez bien conservées, et devant quelques maisons du XIII^e ou du XIV^e siècle.

Mais il faut partir, et, à l'heure dite, les voitures emportent la caravane joyeuse, charmée et rafraîchie, au travers d'une campagne bien cultivée, entourée de belles collines que domine le *Sampzon*, dont les rochers à pic du sommet semblent de loin être les vestiges gigantesques d'une cyclopéenne forteresse.

En trois quarts d'heure passés bien vite, nous descendons à Vallon, hôtel Laurion. Vallon est une charmante ville de 2.400 habitants, à laquelle un vieux château du temps de Louis XIII sert d'Hôtel-de-Ville. Dans une des salles de ce monument, se remarquent des tapisseries d'Aubusson, très belles et fort bien conservées. Après un rapide examen, nous nous rendons à l'invitation gracieuse d'une des illustrations scientifiques de l'Ardèche, M. Ollier de Marichard, qui nous fait visiter ses splendides collections paléontologiques.

M. de Marichard a exploré et fouillé toutes les grottes si nombreuses qui sont une des grandes curiosités de ce beau pays. Il en a rapporté des richesses inestimables, dont il ne lui reste qu'une partie, le musée de St-Germain et le Muséum possédant l'autre, non la moins importante.

Il faut voir ces collections et entendre M. de Marichard nous faisant assister aux diverses périodes de la transforma-

tion des espèces ; nous montrant les ossements des fauves ainsi que ceux des hommes préhistoriques, leurs contemporains, retrouvés pêle-mêle et avidement recueillis par la science dans les cavernes et les monuments mégalithiques.

Sans exception, nous sommes tous captivés par ces mille objets divers rassemblés et classés avec une méthode parfaite et un goût délicat.

Ici, des débris d'animaux portant les traces de blessures reçues des hommes primitifs, déjà chasseurs, au moyen d'armes primitives et rudimentaires, ressemblant bien peu à nos épées modernes et à nos fusils Lebel ; là, des ossements humains, des crânes ; leur structure indique que cette race dont nous touchons les vestiges appartenait à des hordes venues de l'Orient, à ces peuples de petite taille, brachycéphales ou à tête courte, et qui portaient le nom d'Ibères ou de Ligures.

Voici des outils en os, des coquillages, des silex, des manches d'armes en cornes d'animaux, provenant de l'époque désignée sous le nom d'âge de la pierre polie. Plus loin, des poteries, des objets divers en cuivre, appartenant à l'âge du bronze ; mais toujours et dans tous les temps, des ornements, des parures, témoins suggestifs d'une coquetterie féminine préhistorique qui fort heureusement s'est maintenue au travers des âges.

Ces divers éléments permettent de suivre l'évolution ethnologique des êtres humains, qui, il y a des milliers de siècles, ont vécu, aimé et souffert dans ces mêmes pays que nous visitons aujourd'hui avec tant de rapidité et de confort, fruits précieux, lentement conquis, d'une civilisation affinée. Toutes ces choses, essentiellement documentaires, passent devant nos yeux surpris et charmés, expliquées dans un langage d'une élégante clarté, par un des descendants authentiques de cette race dont nous voyons les ossements

et les crânes, précieusement recueillis, exposés dans des vitrines luxueuses. Contraste saisissant et d'une lumineuse antithèse, marquant aux plus indifférents le pas immense franchi par l'humanité, de la grotte disputée aux fauves, à l'habitation moderne ; du bijou primitif taillé dans la pierre, au luxe qui nous entoure ; des feuilles sèches, unique ameublement des grottes ancestrales, à la splendide parure de lampas qui orne si magnifiquement le salon de notre hôte, M. de Marichard.

Le temps s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, tellement est captivante cette conférence dont la science profonde est mise si gracieusement à la portée de nous tous. C'est l'heure du dîner, auquel M. de Marichard nous fait l'honneur d'assister et qui a lieu dans la grande salle, trop petite, de l'hôtel Laurion.

Au dessert, notre président, l'honorable M. Ruzan, porte un toast fort spirituel et très applaudi au savant de l'Ardèche, qui, par ses infatigables recherches, a fait faire un si grand pas à la science encore toute nouvelle de la paléontologie.

M. de Marichard lui répond dans une instructive et aimable causerie, jusqu'au moment où les fusées d'un feu d'artifice offert à Mesdames les Vallonaises nous chassent de table.

Après le bouquet final, c'est les yeux pleins du ruissellement des pièces du ruggiériste valentinois Détang, et l'esprit complètement sous le charme des joies de cette journée, que nous allons prendre un repos bien gagné.

Le lendemain dès l'aurore, à quatre heures, départ sans aucun retardataire pour le point d'embarquement, *Vieux-Vallon*, que nous atteignons par des sentiers parfois peu commodes, tracés dans une vaste et fertile plaine, toute imbréguée des buées et des rosées matinales.

Cette promenade est délicieuse. Dans le ciel absolument sans nuages le soleil émerge de l'horizon et nous envoie son haleine, brise fraîche un peu âpre, aimée des matineux. Surprises de voir tant de monde, les alouettes, déjà en chasse, animent les airs de leurs trilles joyeux, tandis que sur les arbres, des ménages d'oiseaux, encore en lune de miel, babillards, se secouent, faisant toilette, et que sous les herbes diamantées de rosée, la terre, la bonne terre sent bon.

Nous jetons en passant un regard rapide sur le *Chastelas*, château ruiné entouré d'autres ruines, tout ce qui reste du vieux manoir habité, après tant d'autres de noms connus, par le baron de la Gorce, le fameux Merle, chef protestant, célèbre dans les guerres religieuses qui désolèrent si profondément ce beau pays. Le *Chastelas* et son voisin sur l'autre rive, le château de *Salavas*, étaient les maîtres des gorges étroites et difficiles creusées par les eaux de l'Ardèche et qui permettaient de communiquer avec le Gard et la Lozère.

Près du confluent de la petite rivière l'Ibie et sur la rive gauche de l'Ardèche, attendent nos onze barques à fonds plats, montées chacune par deux bateliers vigoureux, aux visages énergiques, hâlés par les embruns de *leur rivière*. Debout à l'avant, l'un est armé d'une longue perche qui lui permettra de nous garer des rochers visibles ou cachés sous les eaux, tandis que l'autre, le pilote, manœuvre à l'arrière une grosse rame unique.

Nous nous installons quatre par quatre, un peu frileux, admirant l'ensemble avec lequel s'opère l'embarquement, impatients de voir du nouveau.

Le départ de la flotille s'opère avec ordre et rapidement. Chaque barque se détache de la rive et se met à la file, conservant une distance prudente. Celle qui porte le fanion en soie brodée du Club, ouvre la marche, obéissant au léger courant de la rivière, en ce moment lente et majestueuse dans son apparente immobilité.

Le temps est superbe et nous sert à souhait. Le soleil commence à éclairer les rives du fleuve encore peu élevées et déjà très diverses d'aspects.

Mais le courant devient plus fort et nous descendons rapidement dans la gorge rétrécie, rainure gigantesque et profonde, creusée par les eaux, rabot inconscient auquel n'ont pu résister les roches néocomiennes de la montagne.

Sur la rive gauche nous apercevons la *grotte de Louoi*, à soixante mètres de hauteur. Son ouverture en demi-lune fait face à la colline sur laquelle est bâti le *Chastelas*. Voici la *Baume du Devès*, sur la même rive, tandis que sur celle de droite s'ouvrent la caverne de la *Chaire* et les excavations baptisées des noms du *Temple* et de *l'Ours*. Ces deux dernières dénominations sont caractéristiques. La grotte de la *Chaire*, profonde d'environ 20 mètres sur 3 mètres de large, est coupée en son milieu par un rocher servant de chaire au prédicateur dans les assemblées protestantes pendant les guerres de religion. La grotte du *Temple*, dont les deux issues étaient d'accès très difficile, rappelle les mêmes souvenirs, car c'est dans ces cavernes que les proscrits des diverses époques de notre histoire trouvèrent des refuges et des asiles. Aux XVI^e et XVII^e siècles les protestants ; les prêtres catholiques pendant la révolution ; les républicains pourchassés en 1851 et 1852, s'y cachèrent successivement, attendant du retour de la fortune des jours meilleurs.

Ainsi donc, grottes tutélaires, œuvres de l'impassible nature, asiles discrets toujours ouverts, après avoir servi de premières demeures aux Troglodytes des âges préhistoriques, vous fûtes plus tard et au hasard des incessantes discordes humaines, la ressource suprême des opprimés et des vaincus.

Tout en haut, comme suspendue sur la rivière, est la ferme du *Mezeler*, près d'un rocher à pic très élevé, qui attire les

regards par ses colorations mêlées de rouge et de blanc. Il se produit là un écho très remarquable dont nous abusons les uns après les autres.

A mesure que redouble la vitesse du courant, le pittoresque s'accroît, les surprises se succèdent, et malgré la frondaison vigoureuse plaquant les roches des taches gaies des végétations heureusement nuancées, le paysage prend un aspect plus sauvage, mais aussi plus grandiose. Les plantes grimpantes, vignes vierges, lianes et lierres, montent à l'assaut du soleil, drapant de leurs retombées élégantes les bouches noires des grottes rencontrées en ces escalades.

Nos barques continuent leur descente quelquefois rendue difficile par les blocs qui encombrant le lit de l'Ardèche, aux heurts desquels grondent ses flots. Presque en face d'une bergerie naturelle, utilisation moderne et pratique d'une des nombreuses excavations de la montagne, sortent claires et mystérieuses les ondes de la *Goule de Foussoubie*. C'est là que réapparaissent au jour, après un cours souterrain de plusieurs kilomètres, les ondes des sept ruisseaux du plateau de la *Bastide de Virac*, rassemblées au fond de l'entonnoir qu'elles se sont creusé.

Coulant sans bruit ses eaux vertes au travers des éboulis devinés sous les tapis des mousses, la naïade de *Foussoubie*, ainsi qu'une timide fiancée, semble hésiter et vouloir se dérober encore aux clartés indiscretes, avant de s'unir pour toujours aux flots turbulents qui vont l'emporter.

Après un coude brusque, et subitement, apparaît, masse noire, le *Pont-d'Arc* dans toute sa majesté.

L'impression première causée par la vue inopinée du Pont-d'Arc est des plus singulières. La surprise prime d'abord l'admiration, car rien dans le paysage qu'on vient de parcourir n'a préparé l'esprit à cet étonnement. Les gravures les plus fidèles, les photographies les mieux réussies, ne peuvent

donner une idée précise et suffisante de cette véritable merveille de la nature, merveille qui n'a d'équivalent nulle part ailleurs.

Ce pont naturel, de dimensions si grandioses et si harmonieuses, s'impose dès l'abord et domine tout ; la rivière elle-même, dont il est pourtant l'œuvre, paraît s'humilier et se diminuer pour passer sous cette arche immense creusée par ses flots.

Malgré sa victoire incontestée, c'est elle qui semble avoir été vaincue dans les luttes séculaires et furieuses de ses eaux contre la barrière rocheuse, enfin trouée, non surmontée.

Tout est gigantesque dans ce phénomène, et, de surpris, l'homme devient inquiet, lorsqu'il se voit, minuscule, sous cet immense Arc-de-Triomphe, manifestation prestigieuse des forces de l'invincible Nature.

Le pont est tapissé d'arbustes qui profitent de toutes les fentes du calcaire pour y pousser leurs feuillages. Un étroit sentier, tracé presque sur la plate-forme, permet de passer, non sans danger, d'une rive à l'autre. Sur celle de gauche, se voient les vestiges d'un petit fort destiné à défendre ce passage considéré comme très important pendant les discordes religieuses. Il fut alternativement au pouvoir des catholiques et des protestants, et un historien raconte que souvent le vainqueur du jour *permettait* à son adversaire vaincu de se sauver en sautant du haut du pont dans l'Ardèche. Joli saut, car si on doit en croire les ingénieurs, la hauteur totale est de 65 mètres. La largeur de l'arc et de 59 mètres.

Tout auprès du pont, des pans de murailles envahis par les lierres sont tout ce qui subsiste d'un antique sanctuaire dédié à S. Martin.

Nos barques atterrissent sur les galets polis des rives et nous étayons nos enthousiasmes d'un solide déjeuner froid, arrosé d'excellent vin. Il est à peine six heures et les abords

du colosse sont pleins de fraîcheurs humides qu'il est prudent de combattre ; cette halte matinale était donc nécessaire à des estomacs que la plus complète des admirations ne réussit pas toujours à contenter.

Nos bateliers font comme nous et achèvent nos vivres cordialement acceptés, pendant que, groupés diversement, nous nous reprenons à remplir nos yeux et nos souvenirs de ce magnifique décor. Le long du rocher, sur la rive gauche de la rivière, des ouvriers travaillent, faisant jouer la mine pour ouvrir une route qui permettra, en voiture, la descente des gorges. Ce sera plus commode, mais de beaucoup moins pittoresque, et combien l'homme, ce besogneux toujours pressé, s'entend à gêner l'idéal !

Le sifflet du directeur de l'excursion donne le signal et, nous arrachant à notre admiration, de nouveau nos barques se défilent entre les deux montagnes de plus en plus escarpées, mais cependant parfois ajourées de charmantes réductions de nombreux et inattendus petits Pont-d'Arc. Il semble, en les apercevant, que l'Ouvrier qui jeta ce pont sublime, œuvre maîtresse, s'y essaya d'abord et que, çà et là, sur la route, se retrouvent ses maquettes.

Les gorges, à chaque pas variées d'aspects, continuent, tantôt resserrées, étranglant la rivière qui se plaint et crie ; tantôt s'élargissant, la laissant respirer et reprendre des forces dans un répit d'apaisement et de repos.

Pendant cette accalmie, les embarcations abandonnant l'ordre de route, se dispersent ou se rassemblent au gré des bateliers. Les touristes, un instant rapprochés et, bord à bord, échangent leurs impressions. En ces endroits, les eaux vertes laissent découvrir des profondeurs mystérieuses, pendant que des cris d'oiseaux de proie, craignant pour leurs petits, font lever les têtes vers les lumineuses échappées du ciel bleu.

Sur les rives, la végétation encore émue dans son renouveau, resplendit sous la parure des tendres coloris printaniers et à profusion, éclaire de ses sourires cette nature sauvage, inoubliable par son étrangeté.

D'innombrables arbustes d'essences variées poussent comme à l'envi, luttant pour s'emparer des moindres cavités, des plus étroites failles, au travers desquelles ils insinuent leurs mille radicelles nourricières ; de toutes parts ils étreignent la pierre pour la réduire et aspirer ses sels, dont ils se repaissent, insatiables vainqueurs.

Les rocs éboulés, arrêtés sur les flancs de la montagne qu'ils bossuent, sont recouverts d'inextricables ramures, poussées avec furie par les buis, les genévriers, les figuiers, les chênes-verts et les térébinthes. Des lierres lancent de tous côtés leurs tiges vigoureuses, véritables tentacules de pieuvres végétales, et tapissent de multiples et souvent gracieux réseaux les rocs les plus inaccessibles, comme si de ceux-là aussi, ils voulaient, par leurs verdure, voiler la nudité.

Toutes ces merveilles se déroulent comme dans un kaléidoscope, tantôt avec une majestueuse lenteur permettant de les bien admirer, tantôt avec une vitesse parfois vertigineuse, dans les rapides, ne laissant que des entrevus dont les détails sont à deviner.

Nous contournons un promontoire sur lequel est le château d'*Ebbo* ou d'*Ebbou*. Château est prétentieux, car il a suffi de fermer d'une muraille très ordinaire l'ouverture d'une vaste grotte pour constituer un point de défense de l'accès des gorges, et aussi, sans doute, un poste de surveillance des droits de pêche seigneuriaux.

La grotte d'*Ebbou*, sur la rive droite, se compose de deux immenses salles et de longues et étroites galeries rendues souvent difficiles par les stalactites. M. de Marichard a

trouvé dans cette excavation souterraine de nombreux vestiges indiquant une occupation fort longue par des êtres humains. Il y a découvert les restes d'un four à poterie, des anneaux et des bracelets en bronze, ainsi que des anses de vases et des armes en fer. Ces derniers objets remontent aux époques celtique et gallo-romaine.

Le même savant, après avoir inutilement cherché dans un labyrinthe de plus de 500 mètres de longueur, une table circulaire avec inscriptions qu'on lui avait dit y exister, a rapporté quelques jolis vases entiers de forme évasée et très gracieuse, ainsi que des débris d'ossements humains, le tout enfoui sous des éboulements et enveloppé d'une forte couche de calcaire.

Le promontoire d'*Ebbo* peut se franchir en quelques instants sur la terre ferme, tandis que les barques mettent un temps beaucoup plus long à en faire le tour. Aucun des nôtres n'est tenté par cette perspective, que les rochers qui émaillent le passage terrestre dénommé le *Pas du mousse*, ne contribuent pas à rendre séduisante. Malgré les raffales du vent du midi qui souffle là avec une violence toute particulière, le trajet en barque, précisément à cause de sa longueur, paraît à tous préférable.

Sur la rive gauche, se découvre, au milieu des oliviers qui l'entourent, le village de *Chames* ou *Charmes*, avec ses maisons pittoresquement groupées contre le rocher ; puis le *vallon de Tiouré*, dépression remplie de vertes frondaisons et par laquelle on accède facilement à *St-Remèze*. Nous passons devant les *Cinq fenêtres*, rive gauche, rocher imposant et bizarre avec ses cinq grottes ressemblant de loin aux embrasures d'une immense forteresse, et plus loin, devant le *rocher de l'Aiguille*, monolithe élancé, percé à sa base d'un trou dans lequel a dû, jadis, passer le *fil* de l'eau.

Un rocher énorme, le *Sâlio*, émerge de la *combe du Douvi*

(du devin), qui se continue dans le lit de l'Ardèche, en formant un de ces gouffres profonds peu accessibles, refuges dans lesquels se dérobent aux pêcheurs les excellentes truites de cette rivière.

Mais notre barque oscille et tressaille dans ses membrures. C'est le *rapide de l'Olivier*, suivi de près par celui de la *Dent-Noire*, le plus redoutable, le plus *mauvais* de tous. Cette *Dent-Noire*, qui aurait grand besoin du dentiste Dynamite, est une roche énorme obstruant le lit de la rivière, contre laquelle les eaux tout à coup gênées et considérablement retenues, se précipitent, furieuses, dans un immense et assourdissant effort. Les ondes bouillonnent, tumultueuses, projetant des paquets d'eau qui retombent en des milliers de gouttelettes, perles éblouissantes dont se diaprent les mousses; trésors précieux, bientôt disparus et toujours renouvelés, momentanément abandonnés par le fleuve comme la rançon forcée de sa liberté.

Ce mauvais pas est heureusement franchi et nous voilà devant des tufs calcaires au travers des stalactites desquels s'échappe la fontaine du *Touvo*, un peu avant d'arriver à la ferme de *Godu* ou de *Gaud*. C'est en cet endroit que déjeunerent, le 14 septembre 1879, les membres de la Section de Vals et des Cévennes du Club Alpin Français, dans une excursion de la vallée de l'Ardèche conduite et plus tard savamment décrite par M. d'Albigny, président de cette section.

Comme nous devons dîner plus loin, nous ne nous arrêtons pas, malgré notre désir, dans ce lieu désormais historique, et notre route se continua, nous faisant voir la *Charousse*, roche tapissée de vigoureuses vignes vierges, en face du *Parapluie*, autre rocher remarquable par sa position en surplomb sur la rivière. De nouveau et comme presque toujours quelque peu disparate dans ce cadre grandiose, une œuvre

d'homme, le petit *Castel de Naud*, qui détonne par sa modernité étroite ; puis des rapides, des gouffres et encore des rapides dont la traversée est pour ceux qui sont en avant, rassurés, fort curieuse à contempler.

Tour à tour, chacune des barques s'avance lentement, insouciant, bercée sur l'eau calme et claire, lorsque tout à coup les bateliers se dressent, s'interpellent en patois, couvrant de leurs voix la voix de la rivière qui commence à se faire entendre. Sans presque de transition, la vitesse s'accroît, puis redouble. L'avant de l'esquif s'abaisse, plonge brusquement, semblant s'abîmer, tandis que l'arrière se relève comme s'il allait surgir des flots. Les vagues clapotent, bruyantes, et tournoient comme éperdues au milieu des roches invisibles ou cachées, récifs perfides dont semblent se jouer, avec une merveilleuse adresse, les bateliers en ces instants beaux à voir dans leur calme et leur placidité.

Au milieu de ce chaos les eaux s'élancent et jaillissent, étreignant l'embarcation qui leur échappe, glissante, mais qu'elles inondent, fouettant d'écume les passagers saisis d'une involontaire émotion. Les hommes sont muets ; les dames laissent échapper quelques cris de frayeur qu'étouffent les clameurs du fleuve.

Et cela dans la durée d'un éclair. La barque reprend son assiette, tout s'apaise autour d'elle ; l'onde redevient caressante, oublieuse de sa colère, tandis que, sifflottant un air du pays, l'un des bateliers égoutte philosophiquement l'eau embarquée dans cette tempête... sur une rivière.

Le paysage continue à se dérouler toujours divers, toujours nouveau. Un rapide, celui de *Figuéras* ; ensuite les *Grottes du Pigeonnier*, ainsi dénommées parce que les trous nombreux qui percent le rocher pourraient donner asile à une armée de pigeons. Sur la rive gauche, voici la *Ferme de Gournier*, entourée d'un espace de terrain bien cultivé, formant une sorte de terrasse.

L'Ardèche se retrécit, opprimée par les arêtes de la montagne, descendues jusques dans son lit, et vient heurter ses eaux contre une immense barrière rocheuse qui semble s'opposer à leur écoulement.

Nous atteignons le promontoire de *La Madeleine*, un des points, disait-on, les plus intéressants de l'excursion.

Les quelques pans de murailles dont depuis des siècles s'emparèrent les végétations grimpantes, parasites ornementales des ruines, et qui sont les peu imposants vestiges d'un ancien établissement des Templiers, ne parlent pas éloquemment aux yeux, car il faut un véritable effort d'imagination, secondé par l'évocation de souvenirs historiques teintés d'un peu de mystère, pour découvrir le charme poétique que certains surent leur trouver.

Peu après les ruines de *La Madeleine*, voici le rocher de *Castelviel*, dans lequel s'ouvre une grotte dont on aperçoit l'ouverture. Il paraît que l'accès de cette cavité est facilité par un escalier taillé dans le rocher.

Mais les falaises des deux rives commencent à s'abaisser, et, après un dernier rapide, celui de *La Cadière*, où nous faillimes laisser le chapeau de notre batelier chef, enlevé par le vent qui soufflait en tempête, — ce qui eût été peu — mais aussi nos os, — ce qui eût été trop, en dépit de légitimes espérances paléontologiques ! — nous débarquons sur une plage de sable fin, à quelques centaines de mètres des Grottes de St-Marcel.

Jusqu'à ce moment la descente de l'Ardèche a été pour nous un éblouissement de quatre heures, et comme dans cette première excursion de notre section tout a été bien ordonné, c'est dans les célèbres grottes de St-Marcel que nous allons reposer nos yeux imbibés des lumineux paysages, dans les ombres d'une nuit piquée de plus de cinquante torches disséminées au hasard de chacun des touristes.

Ces grottes qui atteignent, assure-t-on, une longueur de plus de sept kilomètres, sont fort belles. De vastes et très hautes salles, splendidement ornées de concrétions calcaires affectant les formes les plus bizarres et les plus variées, succèdent à des couloirs dans lesquels on circule facilement, marchant sur un sol uni, formé le plus souvent d'une terre ocreuse, très fine. Mais c'est une enfilade qui finit par lasser, car lorsqu'on a vu un kilomètre, deux kilomètres de choses belles, mais qui se ressemblent toutes un peu, et qu'on respire mal, et qu'on est pris à la gorge par la fumée asphyxiante des flammes de Bengale, malgré tout ce qu'on a lu d'intéressants récits, de merveilleuses descriptions, on regrette le grand air et la grande lumière, et on se hâte, mettant doubles les morceaux d'une admiration un peu trop forcée. C'est pourquoi notre bande, constellant des vacillantes étoiles de ses torches les fonds sombres pleins de mystérieuses énigmes, revient sur ses pas, pressée de retrouver ce brave et bon soleil qui, patiemment, l'attendait à la porte.

Ajoutez qu'il fait grand faim et que de l'autre côté, sur la rive opposée, se dresse la table sur laquelle une des meilleures friturières de l'Ardèche nous prépare un succulent banquet, et vous comprendrez que, sans avoir *tout vu*, on soit venu retrouver les bateaux afin de traverser la rivière et faire ample et sérieuse connaissance avec la cuisine de Mlle Christine Castagnier, friturière brevetée du Club Alpin Français.

C'est sous un immense encorbellement de rochers que nous faisons honneur au repas servi par cette vierge un peu mûre de l'antique Helvie, dont les cinquante-deux printemps ont vu s'écouler bien des flots d'émeraude dans la rivière d'Ardèche, en même temps que fleurir et reflourir souventefois les nénuphars dont, pieuse, elle s'obstine à tresser chaque année des couronnes pour Ste-Catherine.

Au dessert a lieu la cérémonie du baptême de la nouvelle Section. Notre aimé président, d'une voix émue, y procède avec solennité, et c'est quelque peu au-dessous de nos fronts, insuffisamment courbés, que nous recevons la douche baptismale du pétillant *Moët*. Viennent ensuite : Toast, vivement applaudi, aux fondateurs du Club Alpin Français, à l'initiative féconde desquels nous devons d'être si fraternellement réunis ; toast aux organisateurs de l'excursion, à M. Paulet, instituteur à St-Martin-d'Ardèche, qui leur a été d'un si grand secours, et enfin rembarquement sur l'Ardèche, que nos embarcations alignées en bataille, d'une très remarquable façon, descendent majestueusement, entourant le drapeau de la Section tenu haut et ferme par un de ses membres, le sympathique M. Coze, et portant sur les deux rives la joyeuse nouvelle que des Valentinois venaient de les découvrir.

Pendant que debout sur leurs barques, très fiers, les bateliers chantaient, il nous semblait, tant le baptême avait *moëtisé* les choses, que des ouvertures agrandies des grottes, les ombres des vieux Helviens, en ce jour réveillées, nous regardaient passer, penchées, curieusement.

Mais voici le *Détroit*, c'est-à-dire le dernier goulet de l'Ardèche. Après l'avoir franchi, les eaux s'étalent avec lenteur dans une sorte de lac allongé.

Pour elles, après l'agitation, et les luttes tumultueuses contre les roches obstruant leur domaine, sont enfin venus le calme et le repos silencieux. Sur la rive droite, couronnant la falaise presque à pic, se montre l'étonnant village d'Ayguèze, avec ses vieilles murailles et ses tours féodales qui le font ressembler à un imposant burg du Moyen-Age.

Le soleil, en s'inclinant vers le couchant, colore de teintes multiples, dans lesquelles le violet prédomine, les roches et les maisons, et leur donne un faux air de décor de féerie.

Les eaux vertes reflètent délicieusement ces tons chatoyants et chauds qui semblent accroître leur transparence, et, à cette heure de la journée, dans ce paysage où tout semble être repos, la nature est en joie et vous fait aimer à vivre.

Si lent toutefois que soit le courant qui doucement nous berce et nous entraîne, il va encore trop vite suivant nos désirs, car voici le port de St-Martin et ses quais couverts de curieux en habits de fête, regardant avec étonnement notre flottille de onze barques, en bataille, sur un seul front, aborder par une conversion savante le rivage sur lequel nous attendent les voitures qui doivent nous ramener dans nos foyers.

Cette excursion inaugurale de la Section de la Drôme, fort bien organisée, servie à souhait par un temps magnifique, accomplie dans un pays où l'étrange le dispute au pittoresque, et dont les souvenirs historiques se retrouvent à chaque pas, dans ses grottes si nombreuses et dans ses noms si différents des nôtres; cette excursion, dis-je, au travers de tant de merveilles si peu connues, laissera des traces ineffaçables dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y prendre part.

Etienne MELLIER.





1888. — Géographie SAUTTER & Co. 101 Boulevard St.

Gilché P. D'eyrouse

DESCENTE DE L'ARDÈCHE — FLOTTILLE DE LA SECTION DE LA DROME

22 mai 1888